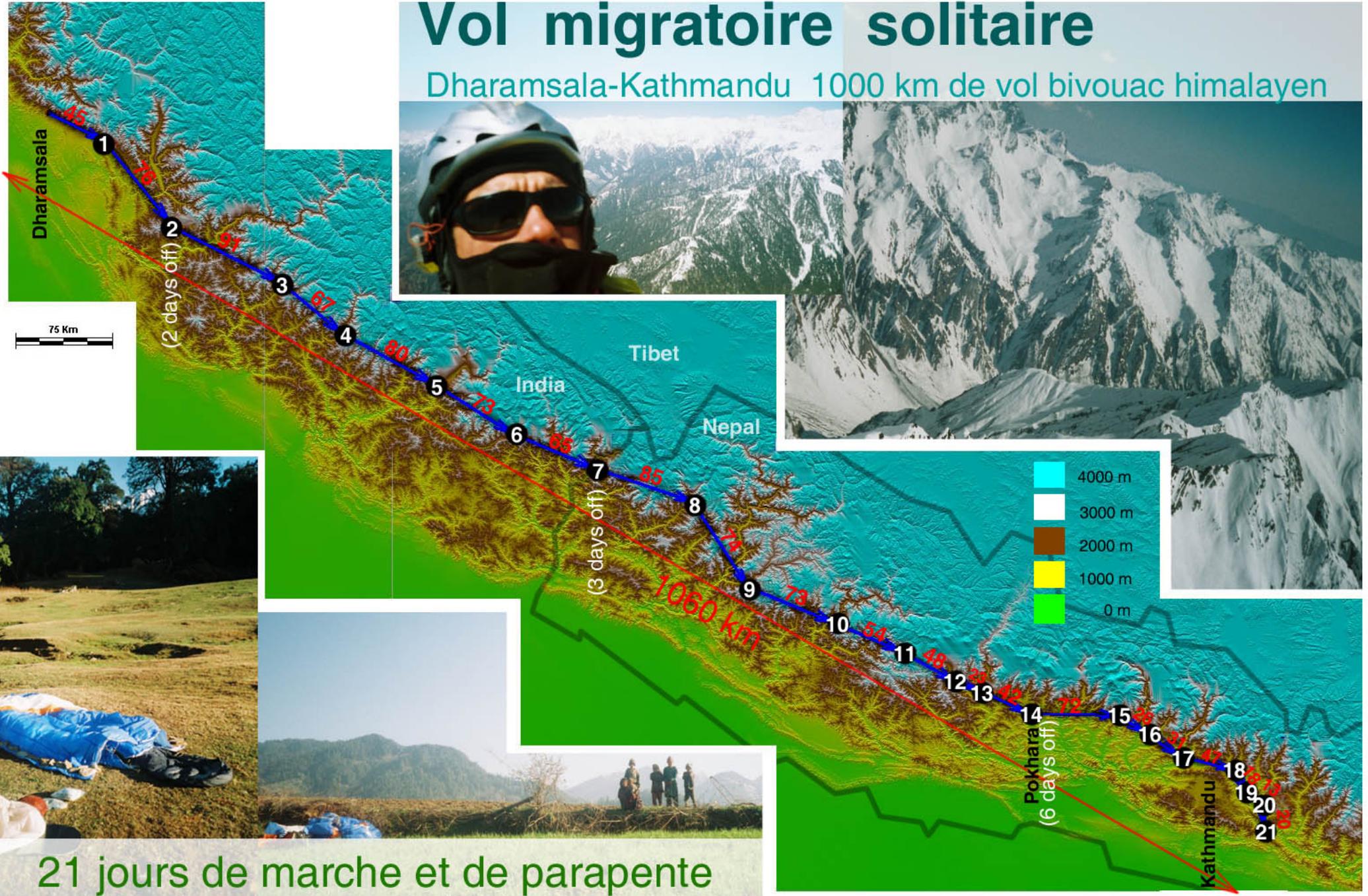


Vol migratoire solitaire

Dharamsala-Kathmandu 1000 km de vol bivouac himalayen



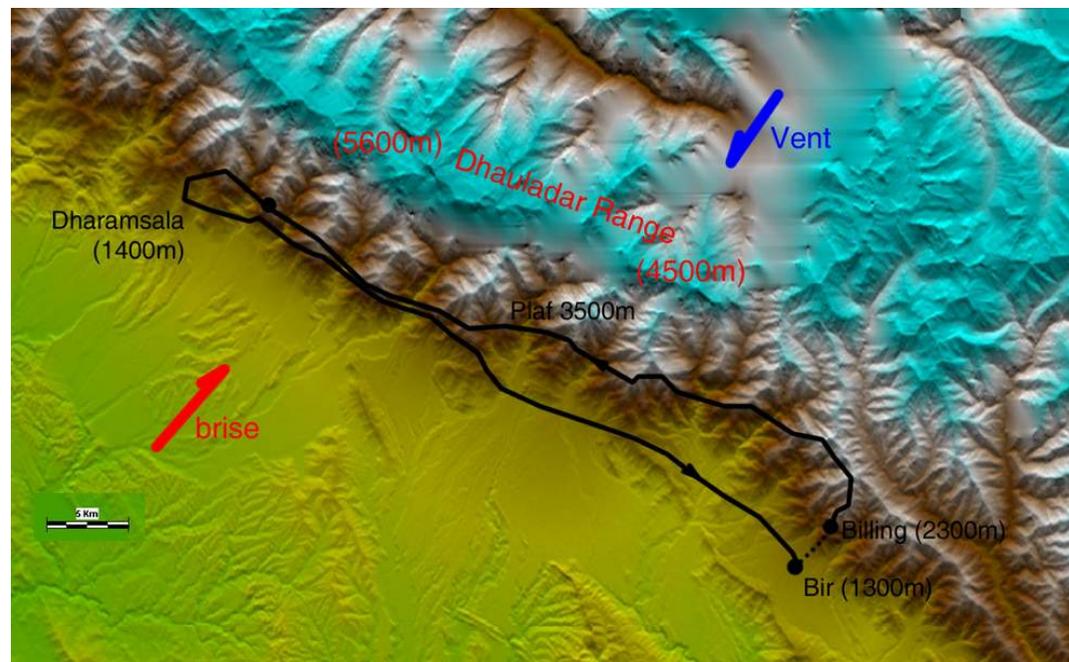
21 jours de marche et de parapente

21 mars – Aller retour au camp de base – Vol en aller retour de 90km

Mon projet: faire un grand vol bivouac le long de l'arc himalayen. Marcher et surtout voler pour faire défiler jour après jour des montagnes inconnues. Trouver un équilibre dans ce nomadisme aérien et le garder aussi loin que possible. Repeupler mes songes de nouveaux visages, de nouveaux paysages. Vivre librement une grande aventure.

J'établis mon camp de base à Bir, au pied du massif du Dhauladar. Le sud-ouest du massif offre un terrain de jeu de plus 50km de long avec une aérologie remarquablement facile et abritée du vent. J'y volai presque tous les jours pendant le premier mois. Je tentais de faire de ma voile ma maison en accumulant les longs vols solitaires. Préférant monter à pieds au décollage j'essayais de me forger une forme physique et mentale contre les maladies et la solitude. Puis, quelques parapentistes étrangers sont arrivés à Bir. Ils m'aident à enfiler ma peau d'aventurier en piquant gentiment mon orgueil quand, par faiblesse, je prenais comme eux un taxi pour monter au décollage ou quand à la fin de la journée de vol, ils me voyaient rentrer une fois de plus au bercail, après un énième aller-retour à Dharamsala, tout mon matos de bivouac encore une fois emporté et toujours inutilisé. Trop enneigé, trop venteux, trop froid, trop stable, trop humide, trop malade, trop de douleurs articulaires, mes excuses pour retarder encore mon départ ne manquaient pas. Mes camarades s'en amusèrent et finirent par ne plus me dire adieu au décollage.

Un jour, je reçu un message de Philippe Nodet qui m'encouragea: peu importe les conditions, l'essentiel est de se mettre en route. Il avait raison, mais c'est fou le nombre de petites attaches qui déjà commençaient à vouloir s'enraciner dans cette bonne terre de Bir. Philippe devait partir dix jours plus tard de la frontière Népalaise. Je pensais aux probabilités de croiser sa route dans l'immensité de l'Himalaya. Je rêvais d'une longue quête, de villages en villages et de retrouvailles finales. La veille du départ, sans le savoir, le « coordinateur en chef » du parapente m'encouragea aussi à m'enfuir. Il aurait voulu que je lui paye une taxe pour un permis de voler !



22 mars - Féérique aventure – vol de 76km.

Sur le décollage, Owen, ce vieux loup de mer, lisait clair dans le ciel. Je revois son dernier signe d'adieu avant mon envol. Les vautours rappliquèrent aussi pour enrouler en ma compagnie le premier thermique de la journée. Pour la première fois, le vol n'était plus un passe-temps, une exploration ou un entraînement, mais l'instrument de ma liberté, d'une migration vers l'est, vers ces montagnes que j'avais scrutées et devisées tant de fois.

Après une heure de cheminement facile vers le sud-est, je coupai définitivement le cordon en basculant dans une vallée plus au nord. L'aventure commençait alors vraiment quand mon infection urinaire me força à me poser, le temps d'un pipi libérateur, dans de hautes terrasses fraîchement labourées. J'étais déjà dans des contrées où personne n'a jamais vu de parapente, où les gens hurlent et sifflent quand ils me voient, et où ça part à l'hystérie collective quand je pose puis repars en vol.

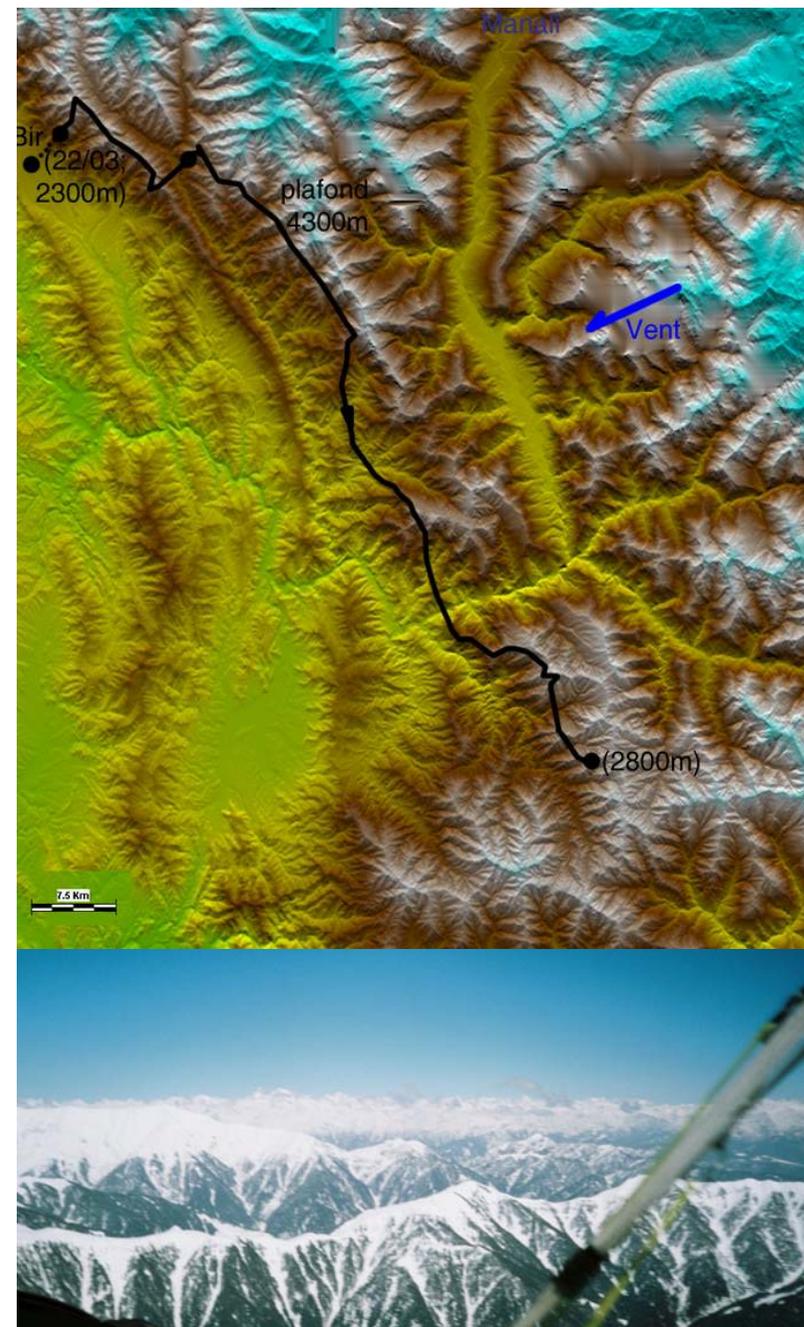
Le suite du vol fut délicate à cause du vent sec d'altitude et de la stabilité des basses couches. Cependant, je volai sans pression car j'étais suffisamment loin pour être déjà excité à l'idée de me poser et de débaler sur un sol nouveau le petit paquetage qui était dès lors ma maison. Ma route semblait se situer sur un bon axe de confluence entre brise et vent. Je trouvai quelques rares mais très puissantes ascendances. Dans ces contrées, il est peu probable de passer à côté d'une ascendance sans la voir. Elles sont très densément peuplées de graines volantes, de papillons blancs, de rapaces et de vautours.

Après avoir traversé la vallée qui monte à Manali, je raccrochai un cheminement facile au dessus d'une montagne très cultivée. Je pris le temps de tout enrouler et de me régaler de l'effet euphorisant que produisait mon ombre sur les populations. Quand, le soleil déjà bien bas, j'arrivai au dessus d'un magnifique village d'altitude, les cris enthousiastes sortant des maisons accueillantes me firent hésiter à continuer le vol. Mais les faces sud-ouest étaient décidément trop généreuses, en cette fin d'après midi, pour ne pas continuer à en profiter.

Je finis 10km plus loin, au dessus d'un village non moins haut perché et non moins magnifique, m'amusant à tenir le plus longtemps possible au dessus des cris, en compagnie d'une bande de vautours ayant manifestement choisi le même endroit que moi pour passer la nuit.

Après un posé délicat sur le haut de l'étroite crête, je n'avais plus qu'à me laisser bercer par l'accueil chaleureux de ce peuple de montagnards beaux, fiers et courageux.

La nuit, enfin seul, scrutant ma photo satellite à la frontale, je rêvai que la suite de l'aventure soit aussi féérique.



25 mars – 4810m ! – vol de 91 km

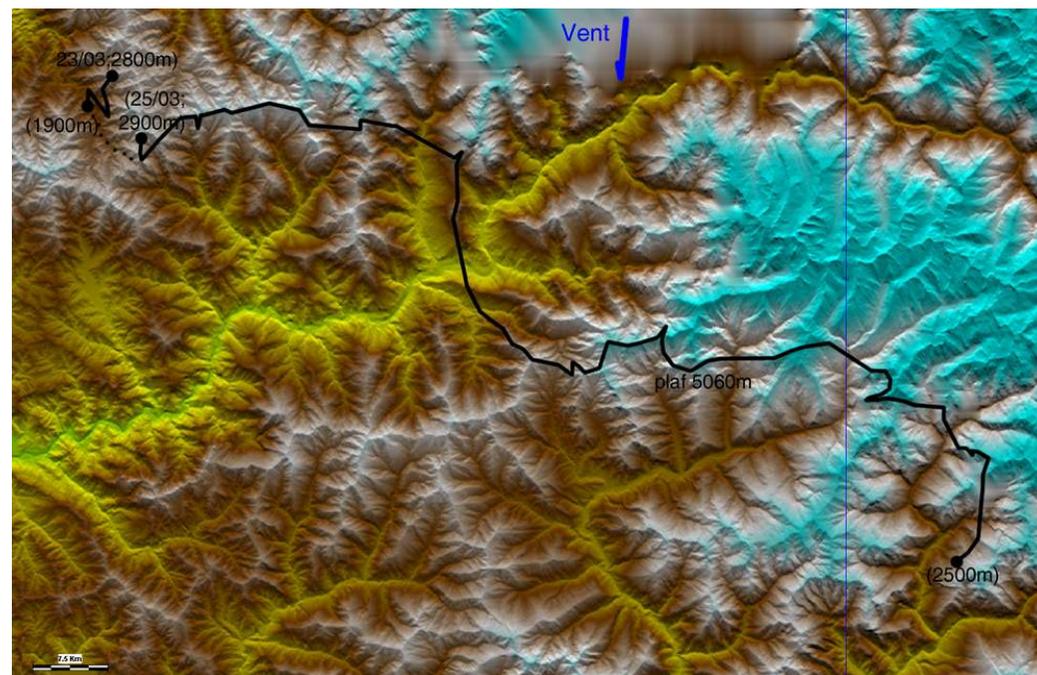
Malheureusement, tel ne fut pas le cas les deux jours suivants.

Après avoir décollé au beau milieu de la foule des villageois, le premier thermique enroulé me confirma la présence d'un fort vent de sud. Il était très difficile de progresser vers les hauts cols, 10km plus au sud. Après une longue bataille entre le vent et la brise, j'abdiquai sur le plateau en contre-bas, et me laissai envahir par une foule hystérique de m'avoir vu descendre et remonter par deux fois avant d'atterrir. Toutes les écoles alentours avaient arrêté leurs cours, les paysans avaient abandonné leur champs, les femmes leurs charges. Une foule de plusieurs centaines de personnes nous abritait avantagement de la brise forte mais certains tombaient parfois dans la voile ou le suspentage, poussés par les autres. J'étais peut être le seul à ne pas être joyeux ; tellement déçu par mon vol, je voulus me punir par une longue marche difficile et solitaire. Je continuai donc ma route à pied, mon escorte s'égrainant petit à petit, chacun cherchant à m'inviter chez lui et à me dissuader de partir seul dans les hautes forêts encore enneigées où rodent tigres, ours et autres bêtes légendaires.

Après une longue et laborieuse marche dans la neige, je finis par arriver de nuit au niveau d'un col. Je m'installai dans une sinistre cabane de planches ouverte à tous vents. Je n'étais pas prêt pour la vraie solitude que procure la montagne quand il fait mauvais. L'esprit chagrin, emmitoufflé dans ma voile, je tachai d'avaler quelques amandes, le sifflement horrible du vent fort dans les sapins pour unique compagnon d'obscurité.

Le lendemain, mon corps était fourbu et engourdi, mes chaussures froides et trempées, le vent fort et glacial. Désespéré je montais au ralenti dans la forêt vers je ne savais quoi. Je tombai sur une vieille ferme inhabitée surplombant une trouée dans la forêt à peine suffisante pour espérer décoller. Le vent faiblissait mais le ciel était très nuageux avec des plafonds très bas. J'avais décidé de me jeter dans le ciel pour voir ce qu'il ferait de moi, peut être par pure lâcheté, comme on se jette d'un pont dans un fleuve. Le temps de débroussailler une zone de décollage et de préparer la voile, une brise arrière s'était levée. Las, je tentai quand même un décollage qui se finit par un roulé boulé dans les broussailles. Je passai le reste de la journée dans le brouillard glacial à purger ma peine, buvant de la neige fondue, essayant de m'occuper à quelques travaux de coutures ou à la recherche du meilleur endroit pour passer la nuit.

Je trouvai un sous-sol où du foin avait été stocké pour l'hiver. Avant de m'y engouffrer pour la nuit, je regardai une dernière fois la lune apparaître dans une déchirure du brouillard et entonnai quelques chansons mélancoliques.



Au matin, en sortant de ma tanière, je reçus avec gratitude les premiers rayons du soleil d'une journée prometteuse.

A moins d'une heure de marche, je me trouvai un décollage confortable sur une haute pente herbeuse. Avant de me lancer, je pris le temps de bien observer le vol des vautours. J'avais absolument besoin d'un bon gros vol pour me remonter le moral et retrouver la sérénité.

Le début du vol se déroula formidablement bien. Je fis une quarantaine de kilomètres vers l'est, le long de versants sud généreux. Mais arrivé plus près des très hautes montagnes, le vent de nord se fit davantage sentir tandis que la brise disparut tout à fait. Un couple de vautours quitta mon thermique pour se jeter vers des falaises. Pensant qu'ils avaient flairé le déclenchement d'une bombe thermique sous le vent, je fis l'erreur de les suivre. Je n'y trouvai qu'un vent dégoulinant et turbulent duquel je m'échappai tant bien que mal vers des basses couches où régnait une stabilité alarmante.

Je coulai sous une terrible couche d'inversion qui baignait une large vallée. Poussé par du nord-ouest, je passai de justesse une première crête sans rien trouver de digne pour boucler un seul tour. J'échouai finalement à cheval sur une petite crête qui descendait en cuillère dans le fonds de la vallée, en contrebas d'un gros village. Par intermittence, elle ramassait un petit peu de brise contenant de petites bulles turbulentes. J'étais sourd aux cris et appels des nombreux villageois accourus pour me voir poser. Tout en luttant, j'aiguissai ma patience en pensant que j'aurais déjà pu être posé dans cette fournaise de fond de vallée et que ne cherchant pas à battre des records de distance, le temps perdu dans ce trou à rat ne serait plus qu'un souvenir sympathique si j'arrivais à m'en sortir.

Après une bonne heure de bataille, accrochant péniblement des bulles par demi-ailes, je passai enfin au dessus du village sitôt secoué par une sorte d'hystérie rageuse de me voir finalement m'échapper. Les thermiques devinrent ensuite plus exploitables malgré une brise d'ouest de plus en plus puissante. Quelques épisodes très secouant plus tard, je me retrouvai à nouveau en altitude, dans le dynamique d'un fort vent de Nord-ouest. Une bonne crête me conduisit vers de hautes montagnes, bien au dessus de l'inversion où trônaient de magnifiques et très hauts cumulus. Un premier thermique large et puissant me monta d'un millier de mètres, j'exultai. Quelques minutes plus tard, j'enrageais de me sentir le perdre alors que j'en étais presque à chercher une bouteille de champagne, voyant le GPS approcher les 4800m, quand un reste d'ascendance me remonta jusqu'à 4820m. Je me libérai alors de cette stupide symbolique, me recalai un peu mieux sous quelques barbules et atteignis finalement les 5100m dans un état d'euphorie effaçant complètement la déprime des jours passés.

Le reste du vol se passa dans la joie, sans faire de grosses erreurs, en remontant régulièrement à plus de 4500m. Je glissai jusqu'à une gigantesque et vertigineuse paroi rocheuse idéalement exposée au soleil couchant et dont la crête montait vers un col à plus de 4000m que je me jurai de passer avant que le soleil ne disparaisse. Mais le reste d'énergie de la pierre chauffée



était bien dur à exploiter. Un vent de nord ayant repris de la vigueur balayait toutes les ascendances qui n'étaient pas collées aux cailloux. J'abandonnai ce périlleux travail de pilotage et me jetai vers le col en longeant une pente chargée d'une épaisse poudre blanche magnifiquement vierge. Tout mon corps était tendu comme un arc pour surfer cette neige sans gâcher le moindre centimètre d'altitude.

Quand le col apparut devant moi, tout en rondeur enivrante, je compris pourtant que si je me ratais, que si ma sellette touchait d'un petit peu trop prêt cette attirante douceur, je risquais fort d'avoir à passer ma dernière nuit en sa glaciale compagnie. Je passai finalement le point de non retour à moins d'un mètre sol, des flots d'adrénaline coulant victorieusement dans mes veines. S'en suivit une très longue et douce glissade le long de belles pentes pour finir par traverser une vallée perdue dans le soleil couchant.

Comme pour me rappeler à l'aventure, les pentes que j'avais choisies pour passer la nuit étaient beaucoup plus boisées que je ne l'avais cru et brossées par une forte brise descendante. Je posai miraculeusement indemne entre deux arbres en me jurant désormais de ne plus forcer inutilement ma chance. Je fis un signe amical aux trois solides montagnards qui me contemplaient de loin avec un air méfiant. L'un deux m'invita à dormir dans son chalet très rustique qu'il avait construit avec son frère pour leur famille en taillant à la main de lourds troncs de pin.

La nuit rassembla toute la famille dans l'unique pièce, autour d'un petit feu prodiguant chaleur, lumière et cuisson. L'air saturé de fumée me faisait pleurer ou bien était-ce cette famille si pauvre et pourtant si accueillante et généreuse, ces enfants crasseux déjà adultes.



26 mars – Colères – vol de 67 km

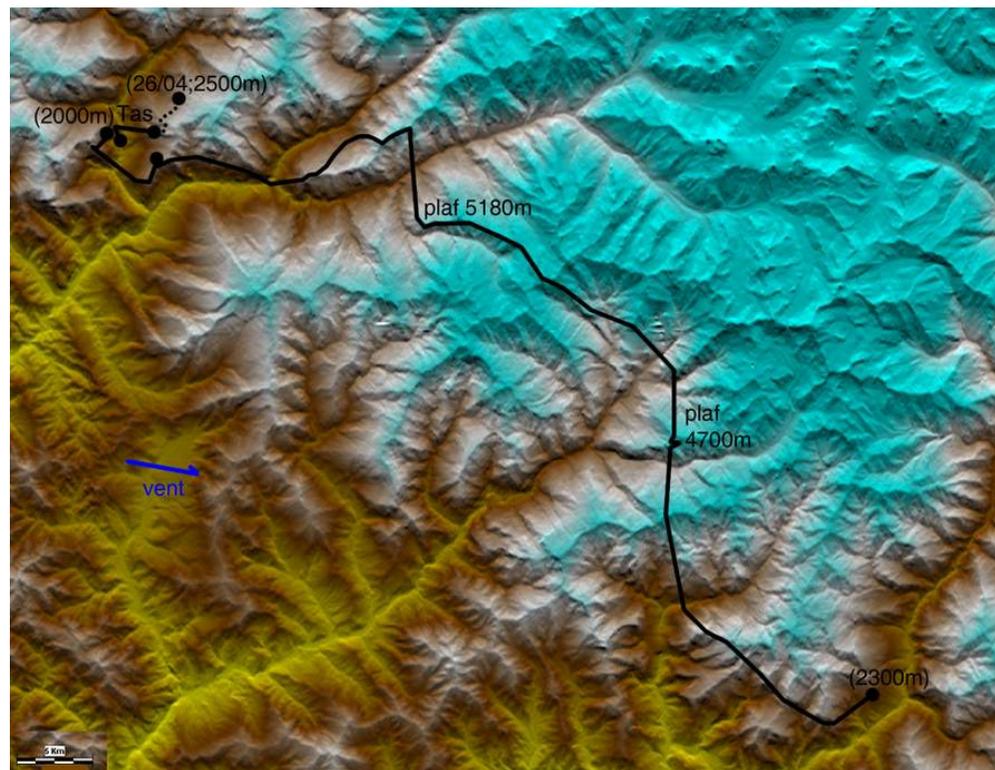
Jour après jour, je découvris qu'il était bien difficile de mettre en pratique la belle théorie du vol bivouac. La veille au soir, au lieu d'une belle pente sud-est en altitude, je me posai bien bas dans une pente nord-ouest avec de la forêt à perte de vue dans les hauteurs. Le matin suivant je me levais tôt, le ciel était prometteur et j'avais bien dormi. Je partis gaiement dans la neige.

Après trois heures de marche à l'aveugle dans la forêt, je débouchai en haut d'une gigantesque falaise exposée sud-ouest. La forêt s'arrêtait littéralement au bord de la falaise. Grâce à ma belle scie, je parvins à dégager à temps un carré d'herbe suffisant pour étaler la voile et faire un ou deux pas avant de me jeter. La falaise exhalait par intermittence une brise mince. On sentait parfois s'incruster un flux de sud-est persistant. Je ne pouvais prendre le risque d'attendre davantage. Je décollai pour tenter de rejoindre, de l'autre côté de la vallée, une pente de forêt mieux exposée au soleil et aux brises. J'y arrivai bas et me maintins environ une heure, comme bloqué par une vilaine couche d'inversion avant d'abdiquer au fond de la vallée.

à la vue des premiers cumulus bourgeonnant à des hauteurs sidérales, ma colère l'emporta sur la fatigue. Je laissai sur place les curieux arrivés en masse et j'attaquai en courant l'ascension de la forêt. Deux heures plus tard, à bout de force et complètement déshydraté, arrivant non loin du point où la forêt s'arrêtait au pied d'une falaise, je m'assis pour souffler et tenter de réfléchir un peu.

La forêt était constituée de hauts et vieux pins dégarnis laissant passer entre leurs troncs une brise erratique et quantité de papillons. La pente était telle à cet endroit qu'en décollant bien dans le cycle du pied d'un des pins, j'avais une chance de passer au dessus des autres, à condition de réussir à me faufiler entre les frondaisons des pins voisins. J'essayais d'analyser froidement la situation, comptais les secondes entre les cycles, en mesurais leur régularité, observais attentivement les mouvements des papillons, évaluais mes solutions alternatives, mes chances de me brancher sans me faire mal ; passer la journée à se débrancher pouvait être une occupation moins frustrante que de regarder, impuissant le ciel déployer ses beautés. Je crus entendre un nouveau cycle arriver d'entre les troncs, mon visage reçut un souffle et, le cœur battant à rompre, je me lançai. Étonnamment calme et précis, je sortais doucement mais régulièrement des frondaisons, mes bouts d'ailes frôlant les branches, mes pieds foulant littéralement les arbres. Tout juste à l'air libre, je me fis cueillir par un bon thermique, confortablement calé au milieu des papillons. Les montagnes en furent remerciées par mes cris de joie. Les thermiques hachés par la brises forte furent comme des cadeaux inespérés. Je pensais naïvement en avoir fini avec les difficultés.

Lors de la première transition, je m'aperçus que je n'arrivais pas à maintenir le cap en transition accélérée, la faute à une pernicieuse clef dans le cône de freinage gauche. De rage je plongeai vers une clairière dans la forêt d'une pente sous le vent, ayant repéré non loin, un

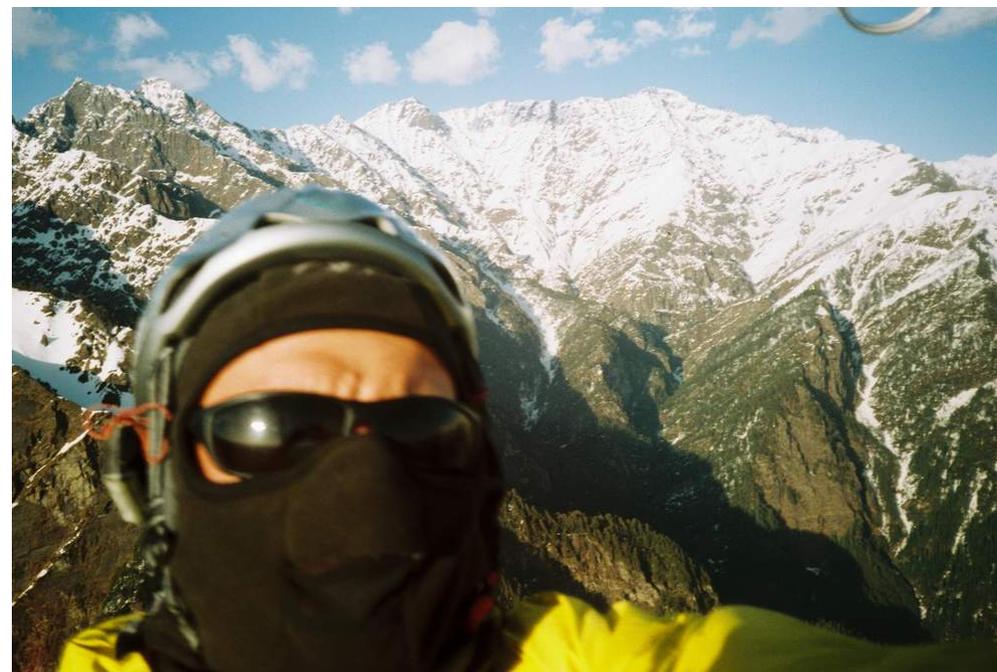


possible décollage au vent que je décidai de rejoindre en courant la voile en boule. En réalité, le décollage n'était pas si proche et je dus batailler une bonne demi-heure dans la gadoue glissante, la neige et les fougères. Enfin arrivé, ma voile était recouverte de crasse et remplie de broussailles.

Quand je parvins à décoller dans la brise forte, c'est sans rancune que j'acceptais les épreuves suivantes : défaire les tours de ma poche ventrale de parachute et démêler l'accélérateur pris dans l'air-bag par une ronce. La brise soufflait à 40km/h et aucun thermique n'osait montrer le bout de son nez. Je fuis vers le fond de la vallée où j'aperçus au loin une tête de relief faisant obstacle et où j'espérais trouver un étroit ascenseur à brise.

Quand je le rejoignis enfin, j'étais presque trop bas pour échapper à la gourmandise d'une forêt furieusement secouée. La remontée fut chaotique, comme souvent dans ces appuis étroit qui séparent en deux la brise très forte. Enfin arrivé en haut, je me retrouvai à nouveau à reculons le long d'une crête sans davantage de thermique pour me secourir. Je choisis de basculer du côté légèrement sous le vent, anticipant un meilleur appui plus loin. Je faillis regretter ce choix tant je suis arrivé bas dans une baston infâme, avant de pouvoir m'installer enfin dans un cul-de-sac où les brises se transformaient petit à petit en un gigantesque thermique qui me propulsa à près de 5000m. Les cinquante derniers kilomètres du vol se déroulèrent sans histoire le long des hauts reliefs à plus de 4000m, entrecoupés à quatre reprises par de gros thermiques euphorisants dont l'un d'entre eux m'envoya à 5200m.

Une très longue glissade du soir dans un air porteur me permit d'atterrir sur la place d'un gros village envahie de centaines de villageois à la joie et l'hilarité contagieuses.



27 mars – Sauvages – vol de 80 km

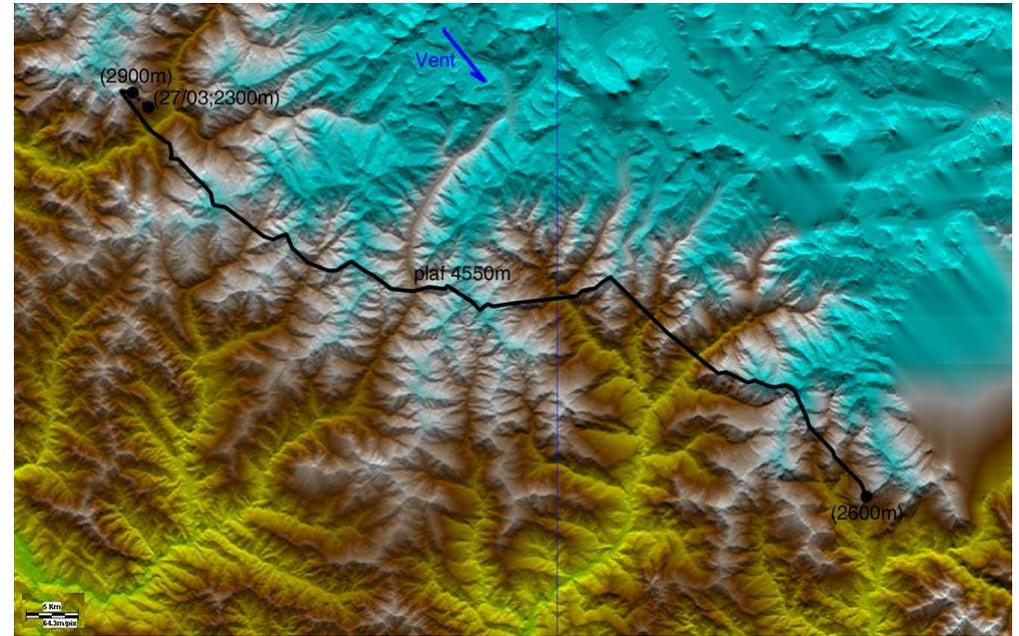
Il fut bien difficile de s'extirper à temps du village. Mes hôtes voulaient me voir manger les chapatis et le dal-bat en préparation, leurs voisins jaloux voulaient que je passe chez eux, chaque villageois voulait que je m'arrête prendre un thé, que je reste au moins une journée de plus.

Les éléments eux même me poussaient à la paresse. Le vent soufflait en tempête entre les maisons, les tôles claquaient et la poussière volait. Les sommets fumaient d'un embrun de glace projetée par la tempête. Je décidai pourtant de partir trouver un décollage et d'y rester toute la journée s'il le fallait, le temps que le vent se calme.

Marchant gaiement sur un sentier bien tracé, je commençais à trouver mon allure rapide, quand je fus rattrapé par de magnifiques indiennes en quête de bois. Elle s'amusèrent longuement de mon sac puis m'abandonnèrent pour accomplir leurs indispensables tâches quotidiennes. Dans ces montagnes, on ne voit que les femmes porter des charges ; je dénotais peut être un peu de ce point de vue là. Mon travail de rampant terminé, je m'échouai sur une belle pente en herbe exposée plein sud pour regarder rapaces, corbeaux et vautours se battre dans le vent fort.

Ma patience fut récompensée trois heures plus tard quand le vent s'arrêta enfin et qu'un puissant thermique me propulsa à près de 4000m. S'en suivirent deux heures de vol facile avec des plafonds confortables à 4500m. Une longue transition se profilait à l'horizon, je me devais d'assurer mon plafond car les conditions commençaient à nettement faiblir. En compagnie de respectueux vautours, j'étais bien concentré dans la tenue d'un solide noyau qui allait très probablement me conduire à la base d'un petit cumulus en formation. Un gros rapace débarqua alors dans le thermique, fit fuir les deux vautours et me fit de drôles de coupures de trajectoires. Alors que je l'oubliai, le rapace fit soudain un premier piqué dans ma voile. Cette fois sur mes gardes, mes cris stoppèrent un deuxième piqué. Je quittai à regret mon ascendance pour ne pas risquer de me faire démolir par ce volatile à l'esprit vindicatif. Cette hostilité soudaine avait mis à mal mon mental et l'heure de vol qui suivit fut plus laborieuse.

Mais en fin de journée, comme pour se rattraper, l'Himalaya m'offrit un dernier beau défi ; un magnifique décors de haute montagne défendait un col hautement perché. Je le passais une heure plus tard après une jolie partie de pilotage au ras des falaises et des pentes enneigées. Ma voile fut alors heureuse de pouvoir se reposer enfin dans une dernière, longue et porteuse glissade du soir. En flottant jusqu'au fond de la vallée, j'aurais pu prolonger le vol d'une bonne dizaine de kilomètres. Pourtant, une magnifique clairière déserte dominant une falaise idéalement exposée aux brises et aux rayons du matin, me décida pour un bivouac solitaire d'altitude.



Sous les derniers rayons du soleil, un bonheur vivace s'étala en moi comme mon matériel dans l'herbe fraîche. Je n'aurais pas à le replier, je pourrais dormir sur cette superbe pelouse où je venais de poser, je pourrais y décoller le lendemain. J'étais l'heureux propriétaire d'un paradis dont je fis fièrement le tour. A proximité, se trouvait une étrange et providentielle flaque à l'eau à peine troublée, plus loin, la splendide et majestueuse forêt au sous-bois garni de branches sèches.

C'était sans compter sur ces diables de petits primates qui, alors que je ramassais mon bois dans la forêt, entreprirent de dépecer mes emballages et de marquer à jamais mon matériel de leur urine nauséabonde. Je leur courus après dans la forêt mais ils avaient sur moi l'avantage de l'obscurité. Ce n'est que le lendemain matin que je retrouvai ma précieuse veste en plume toute éventrée.

Ce soir là, seul avec mon feu, mes sens aiguisés dirigés vers la forêt, retrouvant ma nature de prédateur, je rêvai de faire rôtir quelques singes.



28 mars – Nanda Devi – vol de 73km

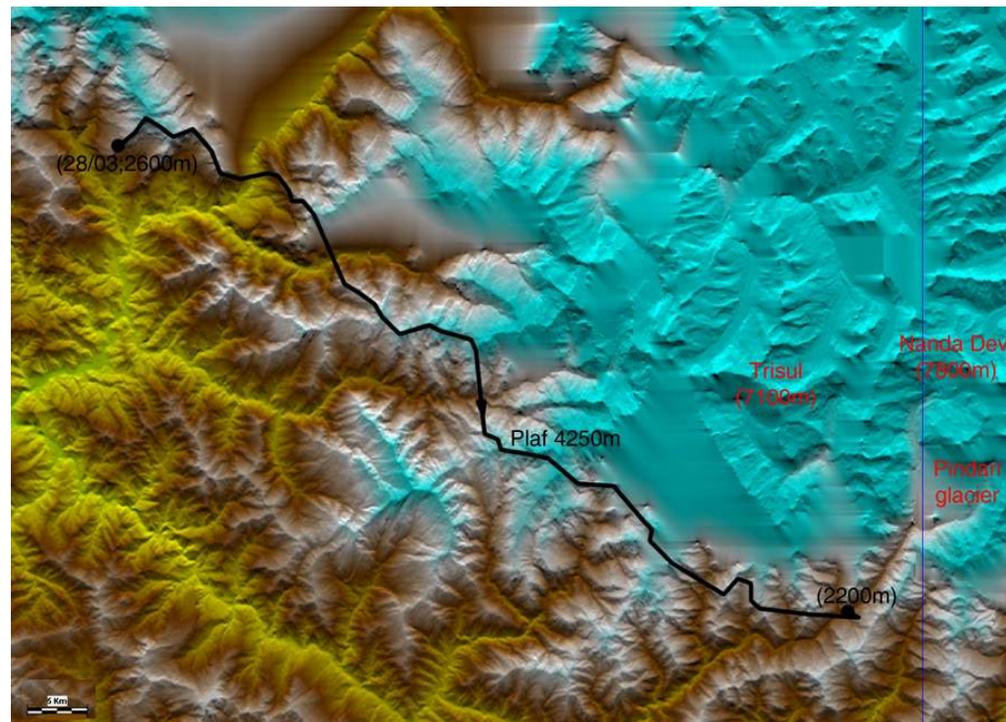
La journée était étrangement stable ce matin. J'avais déjà eu le temps de faire une lessive pour tenter de débarrasser mes affaires de cette odeur de pisse incroyablement tenace qui avait hanté ma nuit. La falaise sous mes pieds n'arrivait pas à se mettre en route. Quelques vautours y tentaient un cheminement mais renonçaient rapidement. Dégoulinant de sueur sous mes habits, je continuais de patienter, maugréant, renonçant, vu l'heure tardive à un vol record qui m'aurait permis d'atteindre la frontière népalaise dans la journée.

Tout juste décollé, je crus bien que j'allais couler le long de la falaise. Comme pour ajouter à mon désarroi, mon vario tomba en panne de pile et le solaire était réglé trop peu sensible. Un bon vent de nord descendait, semblait-il de ces montagnes par la grande et profonde vallée. Tandis que j'évoluais tant bien que mal dans un air sec turbulent et difficilement prévisible, je m'encourageais par la perspective d'une masse d'air plus facile et moins venteuse, matérialisée à l'horizon par d'alléchants petits cumulus. Deux bonnes heures de bataille me furent nécessaire pour l'atteindre. Je retrouvai ces masses informelles avec un sentiment de confort et d'abri.

Le jeu redevint alors plus facile. Je naviguais fidèlement à mes prévisions du matin sur la photo satellite. Je trouvai le bon équilibre entre trop contourner les grandes crêtes qui descendaient vers le sud (et se retrouver dans la stabilité et les brises) et trop s'enfoncer vers les hauts massifs (et se retrouver coincé sous des cols trop hauts).

Cependant, une heure plus tard, la partie redevint délicate à cause de la couverture nuageuse de plus en plus importante et des plafonds de plus en plus bas, laissant parfois à peine de quoi passer les cols. Je finis par perdre mes repères et l'organisation des brises et des vallées m'échappa tout d'un coup totalement. Après quelques kilomètres de tâtonnement, j'échouai finalement dans un dernier petit bout de dynamique au dessus d'un petit village. Mes derniers et tenaces ébats avant l'inéluctable démission mirent tout le village en ébullition. Des groupes courraient dans toutes les directions, sans doute celles supposées de mon atterrissage tant désiré.

Une fois posé, je laissai calmement ma frustration s'étouffer sous la clameur aimable des villageois. La soirée se déroula calmement, recevant depuis ma chambre les plus notables des villageois par petits groupes successifs. Un grand père de quatre-vingt ans se proposa pour me guider vers un décollage le lendemain matin. Mais d'autres guides se désignèrent ensuite en dénigrant leurs concurrents. Pour gérer la crise, je prétendais n'avoir besoin de personne. Ils s'accordèrent finalement pour m'accompagner tous ensemble et que seul l'ancêtre recevrait de ma part un salaire, le dernier d'une longue carrière de guide sur le Nanda Devi et le Pindari aux pieds desquels se trouvait ce village habitué des trekkers.



29 mars – Halte frontière – Vol de 65 km

L'aube était très peu engageante. Des bancs de stratus bas se profilaient au sud de la vallée. Une masse d'air très humide s'était manifestement incrustée dans les basses couches pendant la nuit. A 7h30 du matin, les premiers cumulus apparaissaient bien en dessous des crêtes. Grâce à mes guides, j'arrivais à un beau décollage en moins de deux heures de marche. Il était 9h30 quand je décollai d'un alpage à 2900m, quelques dizaines de mètres au dessus des cumulus déjà nombreux et envahissants, sans espérer davantage qu'une longue glissade avant l'orage. Pourtant, je voulais donner à la journée toutes ses chances et je m'obstinai à rester patiemment collé dans l'étroite zone entre nuages et relief.

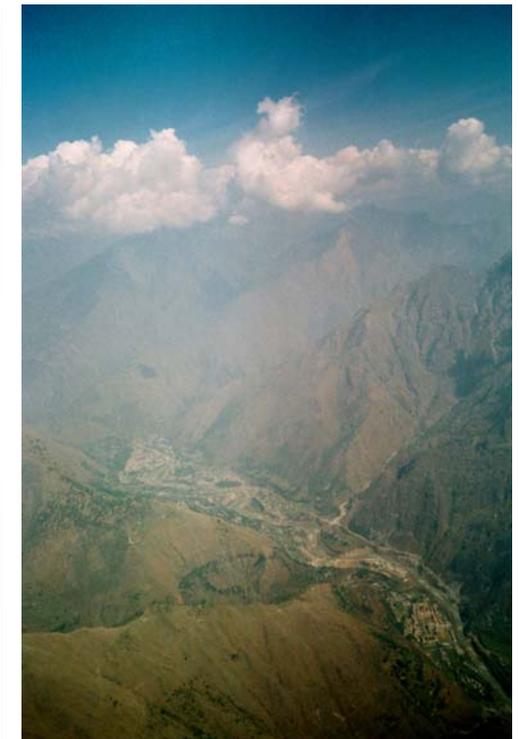
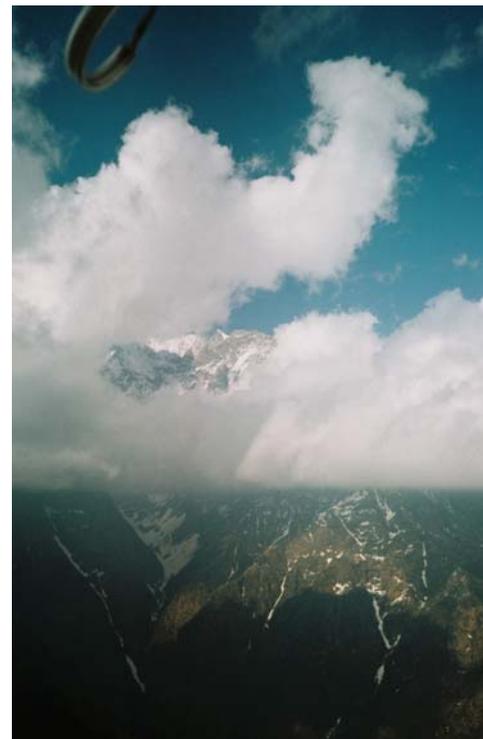
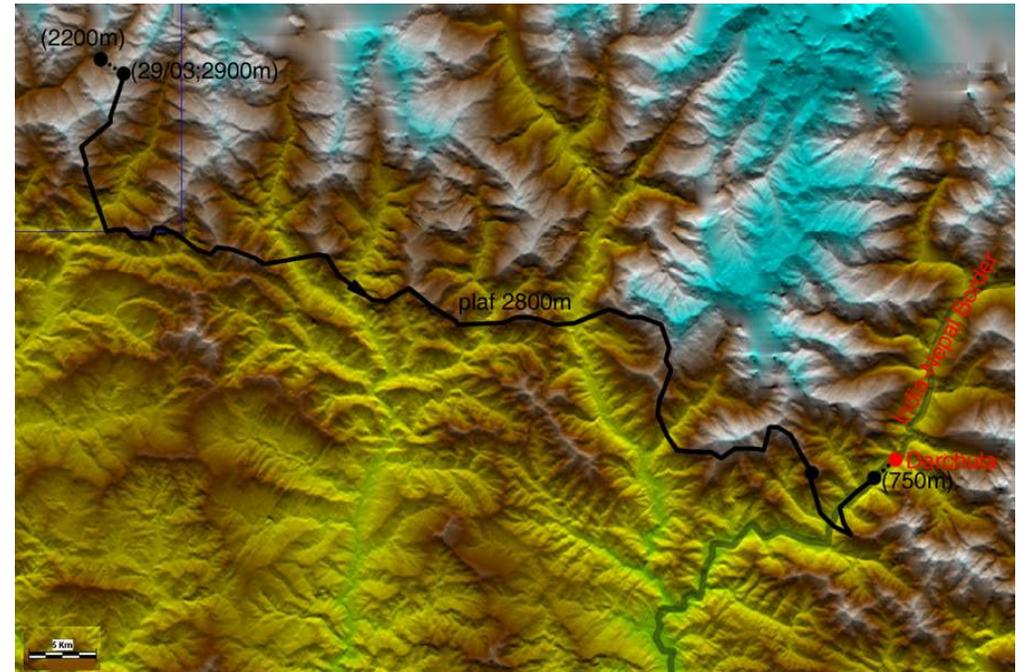
Les thermiques les plus chauds passaient sans condenser au travers de la froide couche de stratocumulus. Je me retrouvai alors en compagnie de quelques vautours à enrouler à l'intérieur de véritables cathédrales de brouillard tout en gardant une petite visibilité sur le sol. Les masses nuageuses ressemblaient à un gruyère percé de trous dans lequel nous évoluions avec bonheur. Cette merveille aurait déjà suffi à ma journée.

La suite s'est bien déroulée dans un paysage étonnement facile en suivant un axe un peu plus sud que prévu. Il n'y eu aucun col difficile, aucune falaise vertigineuse soufflée par le vent ni aucune sauvage étendue de neige mais de rondouillardes collines mi-boisées mi-cultivées bien disposées dans le flux des brises, pavées de gentils cumulus et me rappelant un peu les ambiances de vols de l'arrière pays niçois en hiver.

Avec de telles conditions, voler en transition, en thermique ou en cheminement, m'était devenu suffisamment naturel pour qu'une bonne part de ma pensée vagabonde librement à autre chose, telle la méditation du randonneur. J'en fus presque à plaindre vautours et rapaces dont les pensées doivent être perturbées par l'indispensable quête de la viande.

Le vol était devenu pour moi la priorité de mon aventure, ma bulle de solitude sereine, mon échappée de chaque jour aux populations possessives et à la fois ce qui donnait le vrai sens à ma présence insolite parmi eux.

Mon plaisir de voler était tel que je fus presque déçu d'avoir déjà rejoint la frontière Népalaise que je reconnus à un gros fleuve s'écoulant au fond d'une profonde vallée et qu'un seul pont traversait. La décision de m'y poser avait déjà été prise depuis les recommandations d'y faire tamponner mon visa que m'avaient faites les différents voyageurs rencontrés à Bir. Pour la première fois, j'allais donner aux contraintes terrestres la priorité sur le vol. Cependant une sorte d'intuition, quelque chose d'autre que le beau ciel bien mature et encore puissant, tentait de me dissuader de descendre.



Je me posai quelques temps sur un sommet d'où je pouvais scruter calmement cette profonde et peu engageante vallée. Avant d'aller y atterrir, je me permis d'aller repérer en vol les versants népalais et pus décider d'un bon décollage pour le lendemain matin. Les montagnes y sont faites de la même roche, les arbres du même bois, les nuages de la même vapeur. Les vautours n'ont pas de passeport.

La frontière commande pourtant la vie des nombreux policiers et militaires qui peuplent le fond de cette vallée. Ils se sont acharnés sur moi sitôt mon atterrissage et pendant bien plus de temps que je ne l'aie craint. Je m'étais posé dans un terrain militaire interdit, j'étais très probablement un espion qui avait sauté d'un avion pour prendre des photos de leurs installations et, sans permis de voler, j'étais de toutes façon en infraction.

On m'expliqua également qu'il était interdit aux étrangers de passer la frontière à cet endroit, qu'il fallait descendre dans la jungle à deux jours de bus d'ici pour trouver un poste frontière ouvert aux étrangers, que l'ouest Népalais était totalement dépourvu de routes, que les gens y vivaient dans la misère et sous la terreur des rebelles maoïstes, qu'il était interdit pour un étranger d'y aller seul et que c'était de toute façon trop dangereux.

Moment de déprime dans un hôtel désert attendant au commissariat, à la merci d'une bureaucratie policière dont j'avais l'impression d'être le jouet. Je n'avais simplement pas envie de terminer l'aventure alors que je commençais justement à bien m'y sentir.



2 avril – Terreur blanche – Vol de 85km

Pendant trois jours, les policiers m'ont inlassablement soumis aux mêmes interrogations agressives. Des hauts gradés vinrent du district tout entier pour me voir. Ils développèrent mes pellicules dans un laboratoire minable. La piètre qualité du développement et les négatifs rayés et salis furent un moindre mal car mes photos finirent par les convaincre que je n'étais pas un espion. La dernière réunion se termina dans la bonne humeur, la vingtaine d'officiels présents s'intéressant finalement à mon aventure, les plus durs d'entre eux me faisant même l'accolade.

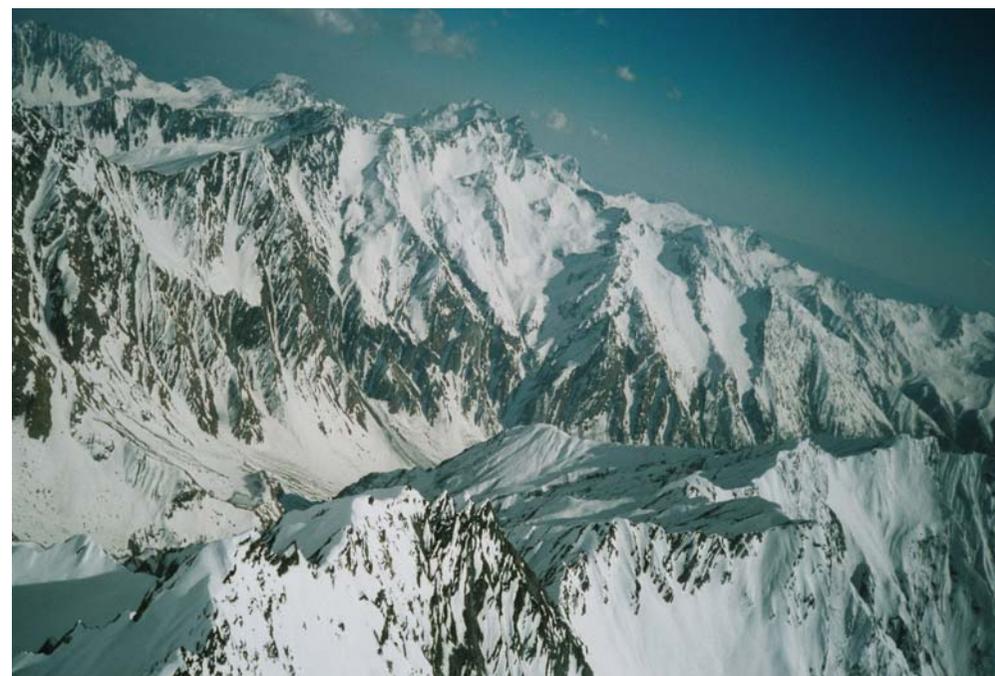
Ayant sans doute senti mes velléités de traversée illégales, ils décidèrent de me mettre dès le lendemain dans le bus qui partait pour le poste frontière d'où je pourrais passer légalement au Népal. Mon aventure perdrait alors tout son sens, j'étais désemparé.

Je leur laissai pourtant croire que l'idée me plaisait. J'avais lié connaissance avec un ingénieur indien travaillant dans les projets d'installation hydraulique de la vallée. Il s'était passionné pour mon aventure et avait décidé de m'aider. Quand il dit aux policiers que je passerais la dernière nuit chez lui, ils n'ont pas trouvé à redire. Il se débrouilla pour me changer des roupies Népalaise sur le marché noir. Avant l'aube, il me conduisit dans sa voiture jusqu'au premier départ de sentier. Je n'avais plus qu'à monter à pied sur le versant indien et traverser la frontière en vol à fond d'accélérateur, en me promettant d'atterrir le plus loin possible et plus jamais au fond d'une vallée.

Le versant Népalais une fois raccroché, je n'étais plus préoccupé que par des considérations aérologiques. La frontière redevenait totalement abstraite et secondaire. Le premier plafonds assuré, je criai un bon coup et m'enfonçai vers les montagnes sauvagement hautes de l'ouest du Népal.

Je n'avais quasiment rien mangé depuis la veille à cause d'une infection intestinale. Par erreur j'avais doublé ma dose d'antibiotique. Après avoir monté, sous une chaleur écrasante, les 1300m de dénivelé qui menaient au décollage, j'étais parti en vol sans boire ni manger suffisamment. Mon corps était sûrement très faible, mon sang très peu fluide, mais dans la frénésie du vol je ne ressentais aucune fatigue et n'avais aucune conscience du danger qui me guettait. Je dépassai bientôt les 4000m et m'engageai sur une crête où un thermique très puissant me propulsa à 5000m. En cheminant vers les pics à 7000m devant lesquels trônait une magnifique rue de nuages, je me retrouvai très rapidement à 6000m.

Alors que j'étais en train de prendre des photos, je perdis la sensibilité dans mes mains. Je me mis à les secouer et à les taper frénétiquement, pensant ainsi rétablir la circulation sanguine, mais en vain. Mes pieds et mes bras s'étaient également engourdit. Mes extrémités n'étaient plus rien que de lourdes masses inertes. Mes poumons me brûlaient et je ne respirais plus que par petites et rapides inspirations. D'un coup, l'excitation et l'euphorie laissa la place à la terreur. Je ne l'avais jamais vécue auparavant mais je savais bien ce qui m'arrivait, je savais



que je risquais la gelure si je ne descendais pas rapidement ou la mort si je me posais dans les très hautes montagnes et sauvages qui m'entouraient. J'engouffrai mes mains glaciales sous mes habits contre mon ventre et tentai de relever mes jambes pour rester dans une position fœtale. Je tachai de garder le cap sous la rue de nuages qui me conduisait vers un col à l'est, derrière lequel j'apercevais une sortie vers une vallée. Dans une aérologie venteuse et turbulente, je ne pouvais plus toucher aux commandes mais les fermetures de la voile m'indifféraient complètement. J'étais juste content de voir que j'allais passer facilement le col et de sentir que la circulation sanguine regagnait du terrain dans mes extrémités. J'eus une pensée pour les pauvres alpinistes qui connaissent cette mésaventure sans avoir le moyen de s'échapper aussi rapidement que moi.

Au bout d'un long plané de 25km, j'arrivai sur les pentes d'une montagne en forêt balayée par une brise forte. Trop pressé de toucher terre, je m'y posai comme une brute en parachutant ma voile entre des arbres. J'étais redescendu à 2600m mais j'étais toujours tremblant et je n'arrivais pas à me servir de mes mains pour attraper mes raisins secs. J'eus un regard envieux vers le ciel encore très actif et où peut être se promenait quelque part Philippe Nodet. Après m'être alimenté, je décollai d'entre les arbres et m'écrasai dans un petit village après une vilain secouage dans la brise forte dont je me serais bien passé. Lisant peut être encore la peur sur mon visage, les villageois furent moins enthousiastes qu'habituellement. Un étrange type en treillis militaire qui semblait commander le village et qui parlait quelques mots d'anglais me criait des questions pleines de méfiance tous postillons dehors. Il parlait de me conduire le lendemain à un commissariat en bas dans la vallée. Mais finalement, devant l'enthousiasme grandissant des autres, il se laissa convaincre que j'étais simplement un touriste volant et qu'il fallait me faire un accueil digne. Je bus avec délice le thé chaud et les sourires qu'on me servit.

Allongé sur le sol de la pièce unique qu'enfumait un reste de feu, j'appréciai silencieusement la chaleur de ce généreux cocon. Quand, plus tard, les convives partirent enfin, les enfants et les femmes étaient déjà endormis. L'homme était tranquillement assis dans l'obscurité, fumant sa pipe du soir. Maintenant pour de bon au Népal et bien loin de la frontière, je savourais ma vengeance en pensant à la tête des policiers indiens me voyant traverser en vol.

J'apprendrai bien plus tard que Philippe Nodet, parti ce même jour en vol bivouac depuis l'intérieur du pays, avait croisé ma route à moins d'une heure d'intervalle, s'enfonçant vers le nord-est au cours d'un vol d'anthologie de 120km. Par la suite, tandis que m'efforçais de regagner du terrain vers le sud, il décidait de continuer par le nord du Dhaulagiri. Il finit son vol bivouac dans la magnifique région du Dolpo, aux portes du Tibet, bloqué par le vent et le mauvais temps. Avant de partir, il m'avait fait part de son projet de route par le nord. Chaque jour difficile de mon aventure, quand le vent soufflait fort ou que l'orage grondait, j'avais une pensée pour lui. Où pouvait-il être alors ? quelles aventures était-il en train de vivre ?



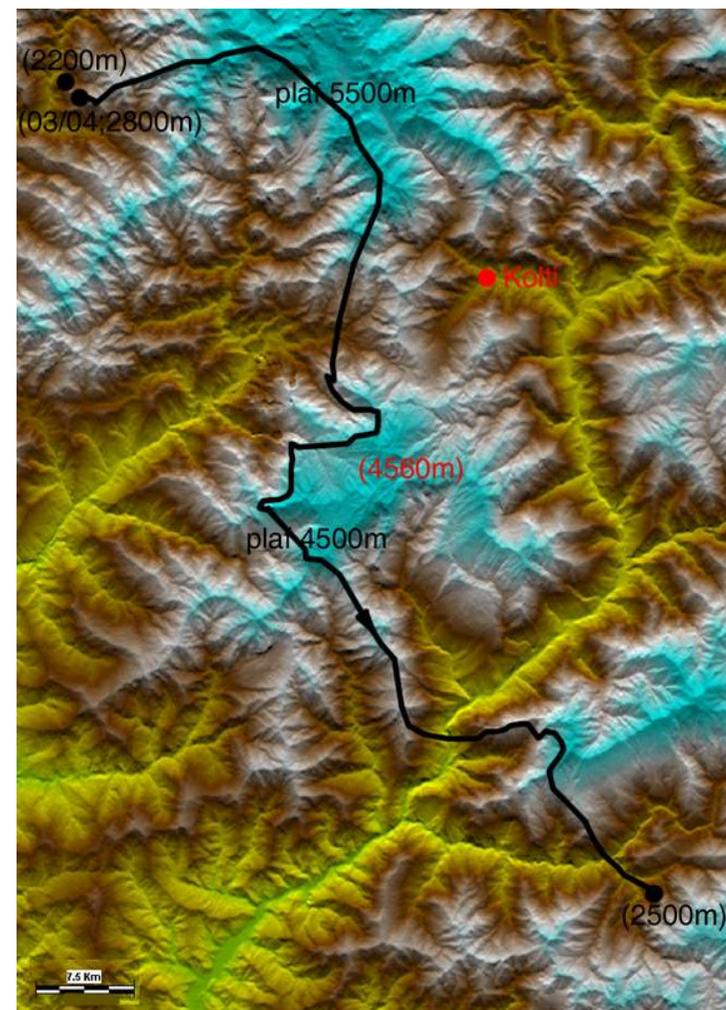
3 avril – Cap au sud – vol de 74km

La journée fut encore très belle avec un peu de vent d'ouest et des plafonds proches de 6000m. Refroidi par mon expérience de la veille et ressentant encore quelques séquelles, je pris la décision d'essayer de profiter de cette belle journée pour tenter de raccrocher une chaîne plus au sud pour ne pas avoir à franchir les jours suivants les très hautes montagnes à l'ouest du Dhaulagiri.

Il a fallu sortir le grand jeu pour raccrocher par deux fois dans les brises fortes au nord de deux massifs intermédiaires. Je me sentais agile et j'appréciais ces vols en paysages inconnus où rien n'est évident ni pourtant impossible. Il faut prendre le temps de comprendre les mécanismes de chaque nouveau massif, avancer prudemment sur quelques idées, revenir en arrière, essayer autre chose, puis enfin passer par un pilotage précis et sans faute. Tel dans jeu vidéo géant, quelqu'un semblait avoir disposé une porte de sortie plus ou moins bien dissimulée dans chaque paysage et c'était à chaque fois une grande victoire de la franchir.

Le soir, cerise sur le gâteau, ce laborieux mais stimulant vol se termina par un paisible et long plané en compagnie de vautours avec, au bout, juste assez d'altitude pour venir s'écraser vent arrière sur un haut plateau où vivaient deux petites familles rassemblées autour d'une fragile source donnant au goutte à goutte une eau fort trouble. Les hommes étaient absents. Femme et enfants étaient littéralement effrayés par mon apparition. Ne pouvant communiquer que par gestes, je pris tranquillement le temps de la soirée pour qu'il s'habituent à moi et se rassurent. Au soleil couchant, le plus téméraire des enfants, tout sourire édenté, habillé de guenilles invraisemblables, était assis dans ma sellette, le casque sur la tête, la voile dépliée juste derrière, ses petites mains terreuses agitant les commandes en tachant de mimer mon atterrissage catastrophe. Grand et si précieux moment de fou rire.

Leur dénuement était total, rien que le strict nécessaire à la vie. Je préférerais refuser leur hospitalité et dormir dans ma voile, plus réconfortante aussi que leur hutte enfumée et crasseuse. Il y avait dans ce crépuscule une atmosphère de petit-prince. Mon aéronef posé sur cette terre brûlée, en tentant de communiquer avec ces enfants fiers et crasseux, j'avais l'impression de revivre les expériences de Saint-Exupéry.



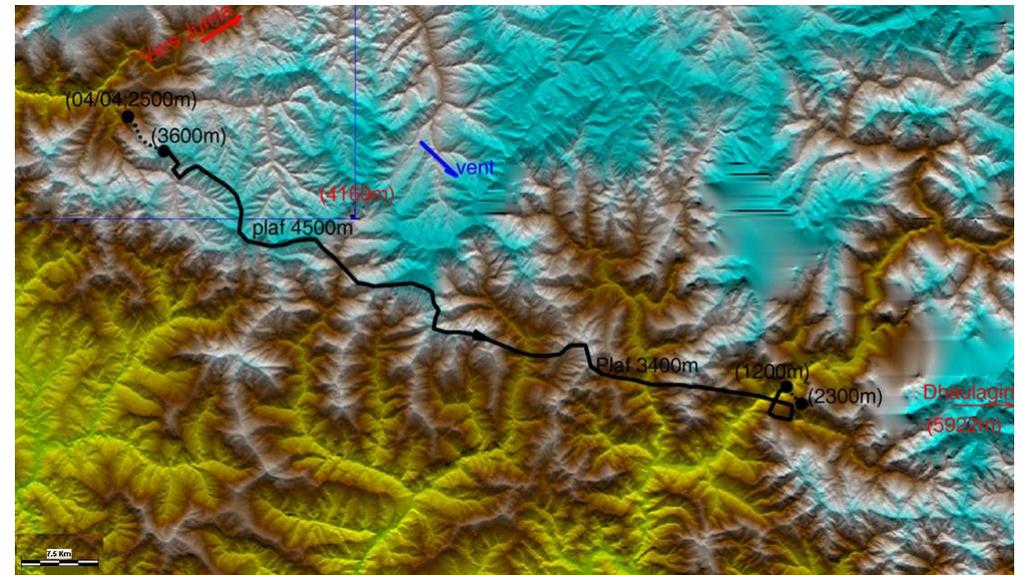
4 avril – Le piège – vol de 73km

Ce fut une journée presque symétrique qui commença par une longue montée à pied, un piège aérologique et se termina par un piège aérologique et une marche tout aussi longue.

Avant de tomber dans le piège qui en marqua la fin, celui du matin, fait de vent fort et de stabilité, avait été si bien déjoué et la suite du vol si rondement menée que j'en étais déjà à évaluer de combien j'allais enfin dépasser les cents kilomètres de vol. C'était, à l'endroit où je pensais raccrocher le massif du Dhaulagiri, une très belle pente sud-ouest qui semblait être idéalement exposée au soleil et aux brises, à la croisée de trois vallées. J'avais commencé à être alerté quand, alors que le début de la transition avait été merveilleusement porteuse, elle se termina dans une descente incroyablement longue. Lorsque j'arrivai sur cette pente littéralement brûlante, les arbres étaient secoués de furie et mon vario affichait des valeurs négatives ahurissantes. Me fiant au bon principe selon lequel l'air ne peut descendre partout, je m'enfuis vers des pentes nord-est noyées dans l'obscurité. J'y trouvai une ascendance incroyablement forte qui, sur des pentes si froides, ne pouvait être qu'une confluence de brises. Au moment où je crus enfin comprendre le mécanisme des lieux, tout sembla s'inverser et je me retrouvai à nouveau à sombrer dans une empoignade aussi furieuse qu'incompréhensible. Devant tant de violence, je décidai de mettre les pouces et de poser dans le fond de vallée le plus hospitalier. Il était encore tôt et cette mésaventure avait rempli mes veines d'adrénaline que je comptais bien évacuer par une longue marche. Si je n'avais pu monter sur cette pente par le vol, je le ferais à pieds.

En traversant la rivière sur une grande tyrolienne, par inattention, mon doigt se prit entre le câble et poulie. Je ne sais par quel miracle il n'a pas été sectionné mais il en fut tout scalpé et sitôt envahi par des flots de sang. Arrivés sur la rive opposée, un vieil homme m'aida à finir mon bandage. Il me montra en rigolant un moignon de doigt de sa main et je compris que lui n'avait autrefois pas eu ma chance en traversant la même rivière.

Après une longue et éprouvante montée pendant laquelle mes jambes se rappelèrent la marche de ce matin, j'arrivai à la nuit devant une maison où l'on distinguait quelques personnes autour d'un feu. Je rentrai timidement à l'intérieur en éclairant mon visage de ma lampe torche et en montrant les billets que j'étais prêt à échanger contre de l'hospitalité. La surprise passée, je fus très bien reçu. Un des hommes parlait quelques mots d'anglais et il fit comprendre aux autres que c'était moi qu'ils avaient vu voler cet après midi. Ils se réjouirent à l'idée de me voir décoller demain. Je crus comprendre qu'ils allaient chercher leur eau à plus de deux heures de marche. Je refusai d'en remplir ma bouteille.



5 avril – Base jump – vol de 54 km

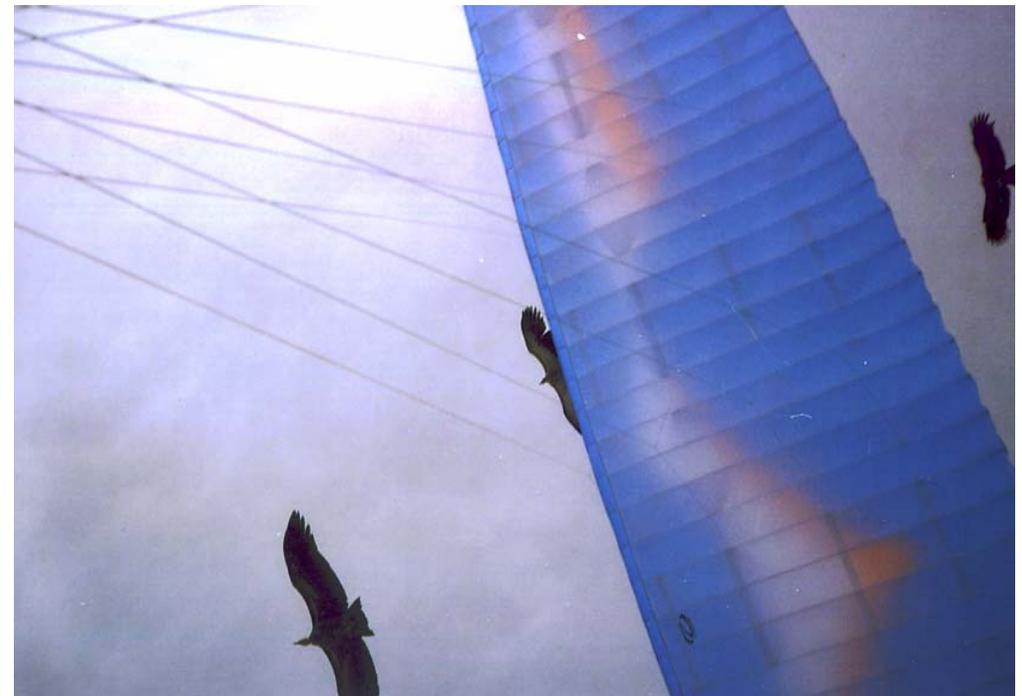
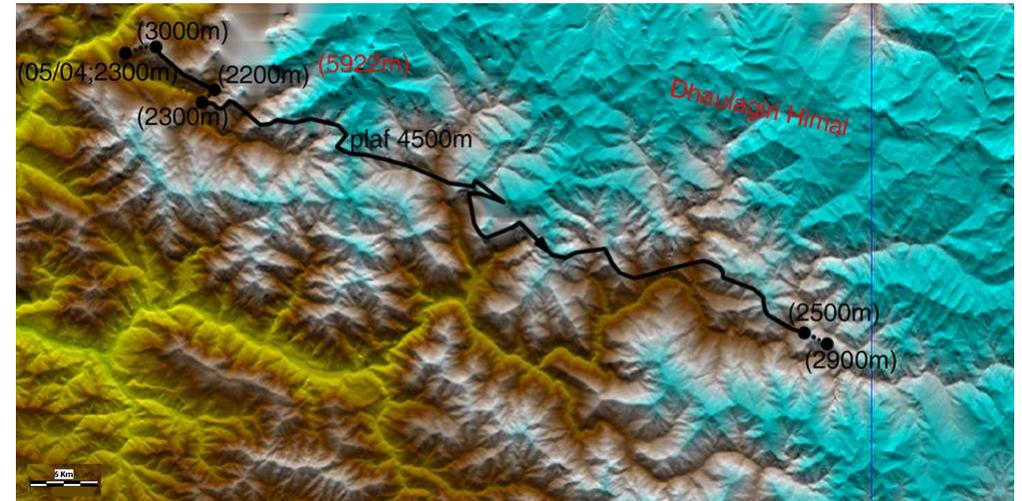
Ce matin là, c'est un peu déshydraté que je fini la longue montée aux crêtes. En contrebas, je trouvai un enfant en train de remplir un pot d'eau, à l'aide d'un gobelet qu'il plongeait dans un trou entre quelques cailloux. Je l'imitai. L'eau était marron foncé. Le garçon habitait non loin de là avec son grand père dans une hutte misérable faite de rondins et de branchages, isolée de tout. Ils me regardèrent étaler ma voile sans comprendre malgré mes tentatives d'explication par mimés. Quand je fis un premier gonflage, ils poussèrent de grand cris d'excitation ; ils semblaient avoir compris. Du vent soutenu soufflait sur cette crête sud-ouest. Je fis un petit vol au dessus d'eux puis je reposais à coté de l'enfant, heureux du rêve éveillé que je lui procurais.

Le versant sud-ouest de cette montagne était encore bien froide et je fis un premier plouf vers l'est. Dans ma précipitation de repartir à la recherche d'un décollage, je snobai un peu les quelques paysans d'un petit hameau qui étaient accourus à ma rencontre. Le plus solide d'entre eux me suivit. Plus tard, il me signe de le suivre sur un autre chemin, me mimant le décollage d'un oiseau. Pourtant chaussé de ses seuls pieds nu, il descendait une pente caillouteuse avec plus d'aisance que moi.

Quand, arrivé au dessus d'une pente très raide, il me fit signe de sauter dans le vide, je compris qu'il y avait eu méprise. Préparer voile et suspente sur cette pente vertigineuse était une entreprise délicate. La voile tombant par son propre poids, je lui montrai comment tenir en écartant les bras quelques caissons centraux. Quand je fus enfin prêt, debout dans ma sellette mes pieds sur le rebord du sentier creusé au dessus du vide, j'eus un accès de doute. Je n'étais vraiment pas sûr que la voile allait pouvoir s'ouvrir correctement et symétriquement. Je me tournai vers mon guide et lui fis non de la tête. Peut être est-ce la déception sur son visage qui me décida finalement à tenter ma chance. En me lançant dans le vide je poussais un grand « go » comme pour encourager ma voile à se déployer et à me porter. Je me retrouvai en l'air et ça montait très fort.

Le reste du vol fut une course contre la montre d'une cinquantaine de kilomètres dans une obscurité de plus en plus forte, avant que les premiers coup de tonnerre ne me rappellent à l'urgence de poser. Après une approche hasardeuse, une rafale m'écrasa dans une pente contre un buisson épineux. Je débranchai ma voile en moins d'une heure grâce à l'aide précieuse d'un vieux berger bègue. Il voulut m'inviter chez lui, mais je préfèrai une longue marche vers des crêtes herbeuses que j'avais repérées en vol. J'y parvins avant la nuit. Des bergers vivaient ici avec leur troupeaux. Ils m'indiquèrent un minuscule trou d'eau terrestre. Couché dans ma voile, je tâchai de la boire par petites gorgées, entre deux amendes et quelques bouchées de muesli.

Sur ma carte déchiquetée je calculai que je pourrais peut être atteindre Pokhara le lendemain.

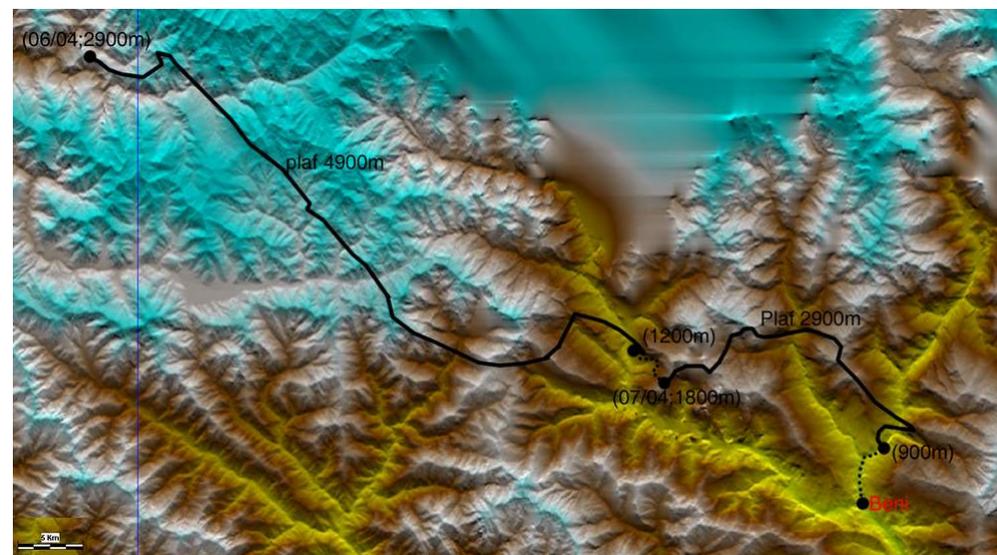


6 avril – Océan de nuage – Vol de 48 km

L'épreuve de ce matin consumma une grande part de mon énergie. Il me fallut tout d'abord décoller dans un pierrier parsemé d'arbres et soufflé des rafales de travers. Cela me prit près de deux heures car les suspentes se coinçaient toujours quelque part quand ce n'était pas une bourrasque de vent descendant qui rabattait vers moi toute la voile. Quand je décollai enfin, trempé de sueur, je m'aperçus avec horreur que je n'avais pas raccroché ma ventrale. Comme pour rajouter à mon désarroi, le vent fort rendait l'aérologie réellement furieuse. Je tentai quelques tours très inconfortables dans la turbulence pour m'éloigner un peu du relief puis me battis sur ma ventrale avec toutes la force et les cris du désespoir. A la troisième tentative, je parvins à bricoler une attache en utilisant les sangles de mon sac ventral du parachute. J'étais vidé mais j'étais encore en l'air et j'avais sauvé la journée. Le vent soufflait alors à près de 40km/h mais quelques ascendances puissantes parvenaient à se frayer avec moi un chemin jusqu'aux nuages déchiquetés. Poussés par un vent de plus en plus fort, je franchis un dernier haut plateau d'où, à défaut de pouvoir monter dans les rafales thermiques qui ne faisaient que me reculer, je m'enfuis en plongeant sous le vent. Poussé à plus de 80km/h contre une belle pente nord-ouest, je n'osais plus trop imaginer à quoi m'attendre quand ma voile fut embarquée par une puissante turbulence. Après quelques longues minutes de boxe, je me retrouvai à enrouler dans le plus violent thermique de ma carrière, bien heureux de m'éloigner si vite du sol et presque amusé du pantin désarticulé que je semblais être.

A l'avant de ce qui ressemblait à un énorme front entre une masse humide au sud-est et ma masse sèche et venteuse, je continuais, à près de 5000m, de monter dans un air maintenant assagit. La masse d'air humide formait un océan de nuage qui s'étendait maintenant à perte de vue sous mes pieds. J'y plongeai à la boussole concentré sur le cap qu'il me semblait bon de suivre. Quand j'en sorti par le bas 20km plus loin, handicapé par une visibilité inférieure à 10km, je ne sus pas reconnaître le paysage et après deux tâtonnements, je me retrouvai dans une nasse de brise et posai, après quelques tentatives d'échappée, au beau milieu d'un village perché.

Fêtes, chants et danses jusque tard dans la soirée. On m'appelait l'homme ballon et on mimait mon vol. Je n'ai pas eu le courage de leur expliquer que je préférais rester au calme. J'appris que Pokhara était plus loin que je ne le croyais, bien après la vallée du Mustang. Qu'importe, j'étais content de prolonger l'aventure. Fatigue, douleur à l'épaule, infections, brûlures, coupures, genou enflé, courbatures, ampoules, etc. tous mes problèmes se résolvaient d'eux même au fur et à mesure de mon avancée. Je me sentais fort.



7 avril – Brouillard – Vol de 23 km

Ce matin une cinquantaine d'habitants voulurent m'accompagner pour me voir décoller. J'avais essayé de leur expliquer que j'allais certainement marcher très longtemps jusqu'à la crête visible au dernier plan mais ils avaient obstinément préféré comprendre que j'allais décoller de la petite crête au dessus du village. Quand nous y arrivâmes, c'est tout juste s'ils ne voulurent pas me forcer à y décoller.

Après une longue marche dans la forêt, je trouvai de quoi décoller sur le versant opposé, dans une pente caillouteuse bien exposée aux brises. L'air était chaud, humide et opaque. On ne devinait que rarement le soleil et la visibilité était inférieure à 5km. Ce fut presque un miracle si j'ai pu voler presque deux heures alternant petits et laborieux plafonds et départs en transition vers des montagnes que je distinguais à peine. Je finis par m'échouer au beau milieu de la profonde vallée du Mustang, dans un gigantesque piège à brise forte.

Alors que l'orage grondait déjà alentour, sous une chaleur moite, je rejoignis la ville de Beni par le sentier des caravanes de sel. C'était mon premier séjour en ville depuis la frontière Népalaise et je me réfugiai rapidement dans un hôtel, fuyant tout ce qui portait uniforme ou treillis.

Dans un manuel scolaire de géographie, je trouvai une carte des reliefs du Népal à l'aide de laquelle je pus établir une stratégie de vol pour rejoindre dès le lendemain les rives du lac de Pokhara que je m'étais proposé comme terminus du voyage.

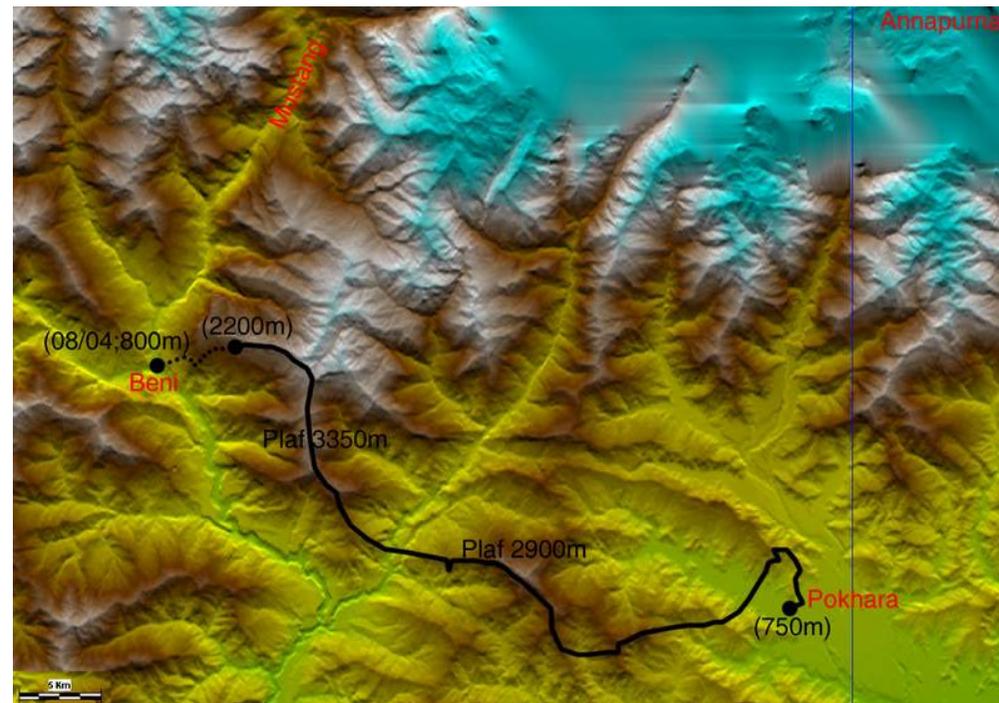


8 avril – Ulysse – Vol de 42 km

Ce matin, je montai 1400m de dénivelé presque sans fatigue. Mes pas bien guidés par un solide sentier arpentant un ancestral et bien vivant paysage agricole de montagne beau à pleurer, je méditais autour d'un chant répété, heureux qui comme Ulysse. En voyant le ciel enfin prometteur, je savais qu'aucune épreuve n'allait pouvoir empêcher l'efficace migrateur que j'étais devenu d'arriver à destination dans la journée.

Il n'y eu d'ailleurs d'autre épreuve qu'un peu de patience et de sang froid dans quelques basses couches. Bientôt, le bonheur de piloter allait laisser la place au bonheur d'arriver. Dans ma dernière transition, comme pour marquer le coup, ma drisse d'accélérateur se brisa mais je continuai en m'amusant à tirer sur les drisses à la main. Après un petit tour du bocal en compagnie de quelques biplaceurs blasés, dissimulant mon émotion, je posai incognito sur la plage de Lake-Side à quelques mètres des écoles de parapente, des hôtels, des bistrotts et des boutiques pour touristes.

Affalé à une table et sirotant un bon jus de fruit, je crois que je m'ennuyais déjà d'être arrivé.



15 avril – Reparti – 210km en 7 jours de marche et de vol

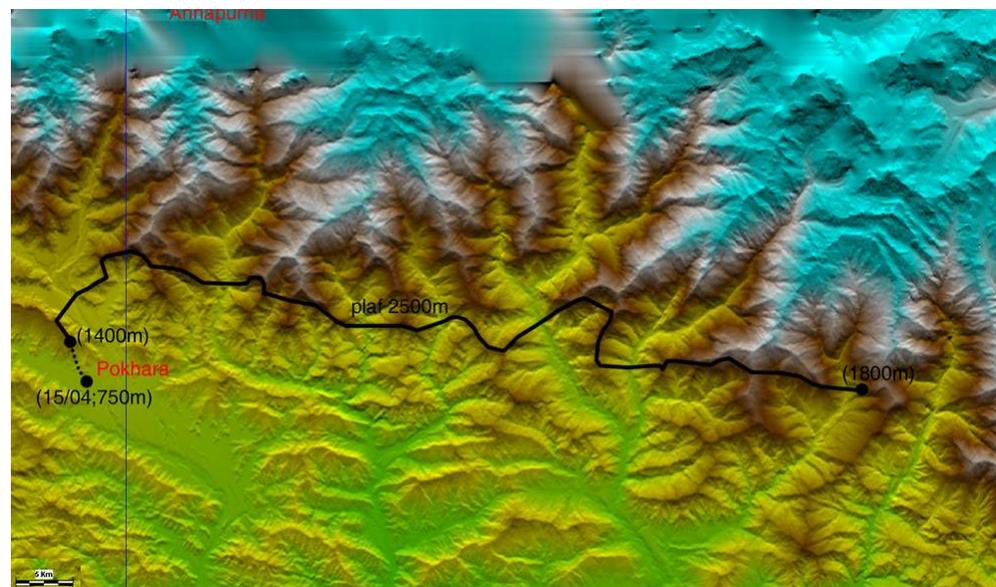
A Pokhara, les problèmes intestinaux revinrent bien vite. Je vécus dans une profonde léthargie, traînant mes sandales entre hamac, restaurant et WC. Je n'avais pas la force ni l'envie d'aller voler dans un ciel qui semblait de plus en plus opaque et couvert. Après six jours de ce rythme, mon ennui devenait profond et je commençais à désirer retrouver ma vie nomade. Un matin, le brave Freddy frappa à ma chambre pour me dire que le ciel était bleu et qu'il partait à pied au déco. Je bourrai rapidement toutes mes affaires dans mon sac, achetai quelque piles et partis vers le décollage. L'excitation du voyage me galvanisait à nouveau. Je n'étais plus ce vieux touriste épuisé, mou, malade et ennuyé, j'étais à nouveau un oiseau migrateur et je montais la pente à m'en exploser cuisses et poumons.

Le plafond était tout juste suffisant pour raccrocher les premiers contreforts du massif de l'Annapurna. Le ciel se bouchait très rapidement mais je mis à voler toute l'énergie de ma santé retrouvée. Quand je posai finalement dans un village perché sous un ciel transformé en soupe au lait, j'avais rageusement parcouru 70km, sautant sur les tâches de soleil, m'engouffrant dans les masses nuageuses, me jetant dans les cols. La routine de l'accueil chaleureux des villages reprenait. J'étais redevenu quelqu'un de très important ; j'étais de nouveau entouré de sourires ; je ne me sentais plus ni malade ni fatigué.

Chacune des six journées de vol qui suivirent fut un défi au ciel bouché du matin, aux plafonds bas et aux orages de l'après midi. La situation se détériorait irrémédiablement avec l'approche de la saison humide. Je me fichais pas mal de la destination finale, pourvu que la partie de vol soit bonne.

Il y eu la très longue glissade matinale dans le brouillard au ras des gens, suivie d'un raccrochage sur une tache de soleil miraculeuse ; le vol victorieux au ras des basses collines de Trisuli ; les longues et patientes dérives dans les bulles faibles ; les cheminements originaux dans les brises et confluences pré-orageuses ; le tout petit vol juste avant l'orage après une longue après-midi de marche ; le long plouf matinal suivi d'un redécollage dans le thermique avant l'averse.

Il y eu encore des décollages scabreux. Un jour, alors qu'il ne me manquait que quelques mètres pour passer un col, je posai dans la pente et réussis, grâce à une vingtaine d'enfants, à redécoller dans la brise forte et les broussailles noires d'une colline fraîchement incendiée. Un autre matin, je ne trouvai aucun autre endroit pour décoller qu'une petite falaise au milieu de laquelle on pouvait s'installer sur un petit carré d'herbe. J'attachai la voile en l'air contre la falaise à l'aide des suspentes A enroulées autour de petits branchages qui se brisaient quand je tirais énergiquement. J'y cassais quand même deux suspentes de stabilo. Un autre fois, un arbuste un peu trop gros pour être facilement scié gênait mon envol. Trop optimiste

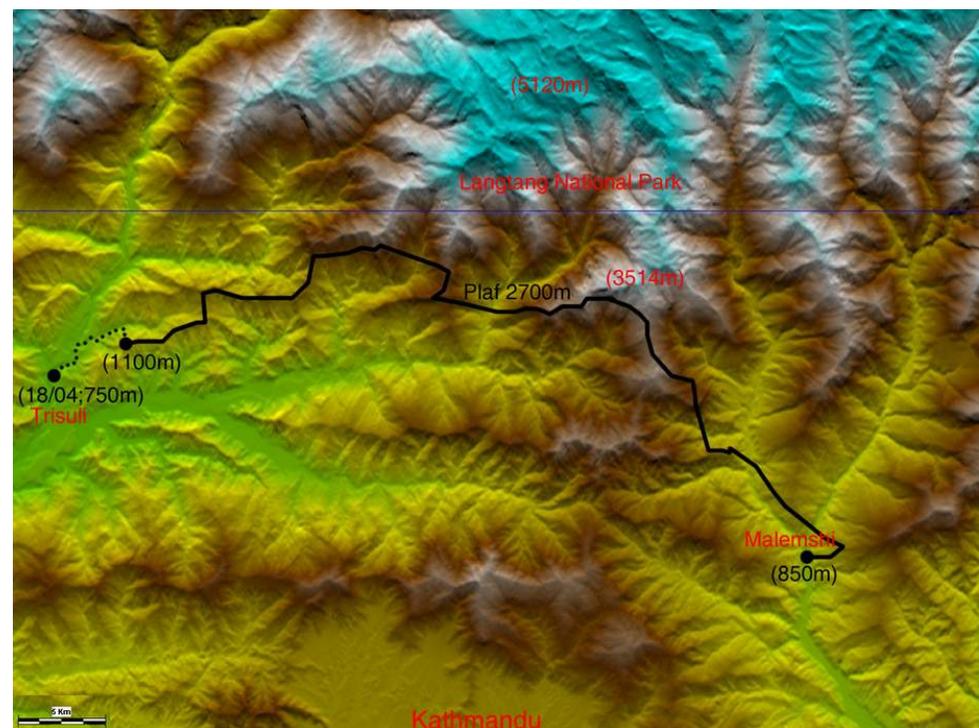


sur ma trajectoire de décollage, je le percutai et le déracinai, me laissant finalement la voie libre pour la seconde tentative.

J'eus plus de confort dans mes atterrissages, excepté une catastrophe. Après m'être fait quelques frayeurs avec des fermetures accélérées qui restaient bloquées à cause d'un tour de sellette, je posai à reculons dans la brise dantesque pré-orageuse d'une étroite vallée et terminai heureusement en douceur dans une rizière au milieu des arbres.

Il y eut de longues montées dans les sentiers des collines sédimentaires, heureux de sentir la belle mécanique de la marche fonctionner à merveille ; un fond de vallée complètement perdu et sans aucun sentier où je croisai quatre hommes portant un mort dans une civière ; des traversées de rivière à pied, l'eau jusqu'au nombril, le fond du sac baignant dans le courant qui manquait de me faire basculer ; l'hospitalité des paysans ; les haltes reposantes dans les petites villes perdues de Trisuli et de Malemshi.

Il y eut aussi un incroyable et permanent contact avec les populations survolées. Les montagnes étaient si peuplées et je volais si bas que j'entendais sans cesse la clameur des gens. Mes seuls moments de calme étaient dans le nuage, quand plus personne ne me voyait. Cumulés, ce sont des dizaines de milliers d'admirateurs qui m'ont acclamé, sifflé, applaudi, hué. Parfois, au détour d'un cheminement au ras du sol, c'était moi qui les surprenait. Je joignais malicieusement les mains le temps d'un geste de *namaste* en leur rasant les moustaches. Parfois je tentais une photo à la dérobée. Mais le plus souvent, c'était eux qui cherchaient à m'attirer au sol et me déconcentrer dans mon délicat travail d'ascension. Quand un village était vraiment beau, haut perché et les clameurs amicales, la tentation de poser l'aurait emporté s'il n'y avait eu, toujours, l'envie d'aller voir encore plus loin. Parfois, je passais une bonne demi-heure tendu à travailler de timides bulles au ras d'accueillantes pentes agricoles. Comme si j'avais tapé dans une fourmilière, il se formait alors une foule grouillante et hystérique. Il y avait ceux qui couraient sans cesse au dessous de moi ou vers des champs qu'ils auraient voulu être des atterrissages, ceux qui couraient pour s'échapper avec des cris de terreur, les écoliers qui criaient sifflant et gesticulant, ceux qui de leur maison me faisaient des grands signes d'invitation à descendre en me montrant la tasse de thé, ceux plus rares qui restaient silencieux et dubitatifs, le visage imperturbablement tourné vers moi. Parfois, ils avaient raison de moi et je finissais par poser. C'était pour eux une grande victoire qu'il fêtaient en me recouvrant de cris. Car la majorité pensaient en me voyant que mon véhicule était comme une sorte de ballon dirigeable avec lequel je pouvais faire exactement ce que je voulais, descendre, monter, tourner, atterrir et décoller librement de n'importe où. Je crois qu'ils percevaient mes points bas comme une amicale provocation. Nous ne nous comprenions jamais vraiment. Quand je posais à la suite d'un misérable petit vol, c'était presque décevant de voir le même enthousiasme des foules que si j'avais posé après toute une journée de voyage.



Je me méfiais toujours des autorités. J'avais toujours le soucis de partir tôt le matin, d'avancer plus rapidement que la nouvelle de mon passage. Mais un soir, il y eu des policiers qui nous réveillèrent, mon hôte et moi, en pleine nuit pour regarder mon passeport, savoir pourquoi j'étais là, m'indiquer qu'il était interdit de marcher seul au Népal et que la forêt était dangereusement infestée de tigres ; la promesse non tenue d'aller les voir au commissariat le lendemain matin et l'envol avant qu'ils ne reviennent.

Pour finir, il y eu un vol de 20km sous un ciel noir et après une longue marche sous la pluie battante au fond d'une vallée perdue, une petite ville providentielle avec une route et le dernier bus pour Kathmandu. Il fallait se rendre à l'évidence la saison des pluies arrivait, n'en déplaie à mon envie grandissante d'aventure et de vol.

Mais, tout en parcourant les mille kilomètres qui me séparaient des premiers contre-fort de l'Everest, j'avais déjà largement dépassé mes vagues objectifs initiaux. Apaisé, assis dans le bus qui m'amenait vers la ville, je fus témoin, au travers de la vitre ruisselant d'eau, de la jubilation des paysans enfin récompensés de leur difficile travail. Je les vis s'affairer partout, sous la pluie battante, le long des pentes sculptées de terrasses.

La sinueuse route goudronnée qu'empruntait notre bus relevait presque de la science fiction tant je tenais pour acquis que ces montagnes en était dépourvu. Pour la première fois depuis plus d'un mois je regardais défilé le paysage sans plus me soucier du soleil, de la pluie, de la brise, des vallées et du par où passer pour aller où ; l'aventure était terminée.

